

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 27 (1889)
Heft: 36

Artikel: Bossue : [suite]
Autor: Michon, Oscar
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191200>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ensevelir dans l'église des Templiers et prit le voile de religieuse.

Voilà au moins de nobles cœurs ! Ils savaient aimer. Et par cela même ils étaient tout désintéressement. C'est pourquoi le problème me semble ainsi résolu : Quand un amant n'est épris qu'à moitié, il raisonne et ne supporte ni les souffrances, ni les angoisses. Quand un amant est vraiment épris, il endure tout, même les seaux d'eau chaude.

Alphonse n'aimait pas. Il n'a rien supporté.

Mais ce sera l'éternel remords de sa vie, car jamais ne lui sera offerte aussi belle occasion de s'entendre appeler :

« Mon petit homard chéri ! »

BOSSUE⁽¹⁾

PAR OSCAR MICHON

Quinze jours environ après l'arrivée du cousin, un grand changement s'était opéré dans l'âme de Marcelle ; tantôt elle pleurait à fendre l'âme, les malheureux ne la voyaient presque plus, ou les visites qu'elle leur faisait étaient courtes ; sa toilette négligée ordinairement, quoique propre, était soignée aujourd'hui, elle portait des rubans, des robes à la dernière mode, des chapeaux coquets.

D'autres fois elle était gaie comme un pinson, riait pour rien, courait comme une folle, embrassait tous les enfants du village, les plus barbouillés étaient les plus choyés, elle faisait constater par tout le monde que son infirmité n'était pas trop apparente, surtout quand elle se tenait droite. Et lorsque le fait était dûment avéré, le salon retentissait de ses chants, elle se mettait au piano, et les quadrilles s'organisaient.

Cela dura deux mois. Julien n'était déjà plus convalescent, il parlait toujours de quitter la demeure hospitalière des cousines, mais c'étaient des paroles en l'air, puisqu'il ne semblait pas pressé de s'en aller ; ce n'était certainement pas Marcelle qui eût désiré son départ.

Son caractère était absolument étrange, tantôt elle demandait la mort à grands cris, elle trouvait qu'elle avait déjà trop vécu, elle suppliait Dieu d'abréger son martyre, la vie lui pesait.

D'autres fois, la nature lui paraissait ravissante, elle voulait vivre, vivre pour ses pauvres, pour sa famille, et... pour son cousin ; c'est que ce jour-là, M. Julien avait été aimable avec elle, mais le gentil cousin ne se pressait pas trop de demander la main de sa cousine.

Un jour que fée Carabosse était dans ses idées noires, Julien lui dit : « Voyons, bonne petite cousine, vous avez besoin de soins, vous êtes malade, le médecin ne comprend rien à votre maladie, si j'essaie de vous soigner ? Vous n'avez pas assez de distractions, je veux vous en donner, vous vous êtes dévouée pour

moi, il est juste que je vous rende la pareille ; je ferai tant et si bien que je découvrira le mal qui vous dévore.

Marcelle avait rejeté, pour ainsi dire, cette proposition, en répondant : je suis folle !

— Alors, nous vous ferons administrer des douches, répondit le sémillant cousin.

— Va pour les douches, reprit Marcelle en riant. La conversation en resta là.

Cependant, la malade ne guérissait pas, malgré les soins de sa mère, les cajoleries de sa sœur et les bonnes paroles du jeune homme ; c'était à en perdre la tête.

Voilà qu'un jour, Julien sembla gagner la maladie de Marcelle ; il était triste et rêveur, on lui posait une question, il n'y répondait que cinq minutes après ; d'autres fois il avait les larmes plein les yeux et tout à coup il riait comme un fou, embrassait et prenait le bras de fée Carabosse, le passait sous le sien et la promenait pendant des heures entières.

Marcelle ne savait à quoi attribuer ce changement, mais elle en paraissait heureuse ; il était certain qu'elle était maintenant aimée du brillant militaire, cela lui semblait un peu singulier, mais rien n'est impossible après tout.

Sa difformité était si peu apparente, sa figure n'était pas repoussante, elle aussi était heureuse, elle aussi riait et pleurait, car elle voyait arriver le moment, où à son tour, on l'appellerait *Madame* comme les autres, ce qu'elle n'avait jamais osé espérer.

Julien faisait bien attendre sa demande, il n'osait probablement pas la présenter : pourquoi ? avait-il du respect humain ? craignait-il que ses amis ne se moquassent de lui pour avoir épousé une bossue ?

Marcelle ne pouvait pourtant pas lui dire ces choses-là, c'était à lui de parler le premier, et dans leurs promenades ils restaient tous deux fort embarrassés ; elle attendait un aveu ou cherchait un biais pour faire tomber la question sur le mariage.

Un jour enfin il finit par se décider ! Ma petite cousine, lui dit-il, j'ai une confidence à vous faire, si vous me promettez d'être bien discrète, et surtout de seconder mes projets, de ne pas vous moquer de moi et de répondre bien sincèrement à la question que je vais vous poser.

— Cousin Julien, je promets tout, dit timidement Marcelle, qui rougissait.

— C'est que la chose que je veux vous dire est très grave, et si j'allais être refusé... Vous comprenez.

— Allez toujours.

— Car il s'agit d'une demande en mariage... Vous m'aimez bien, ma petite fée Carabosse, je vous aime bien aussi, car si je suis guéri aujourd'hui c'est grâce à vos bons soins, à vous à... votre petite sœur Marguerite ; vous, surtout, vous avez été comme une sœur de charité, nous sommes cousins, j'ai rêvé d'être plus que cousin : époux et frère.

Marguerite et vous, avez besoin d'un

appui, d'un soutien, d'un homme ; enfin votre pauvre mère, si âgée, n'est pour vous qu'un mentor sans force. Croyez-vous que je sois accepté, si je me présentais.

— Mais certainement, cousin, répondit Marcelle an tremblant.

— Eh bien...

— Eh bien ?

— Si je demandais la main de Marguerite, est-ce que... Mais, qu'avez-vous ? vous êtes toute pâle !

— Marguerite ! Ah c'est Marguerite ! Je croyais... non... ah ! Marguerite, mais je ne sais... pourtant.

— Voyez, vous hésitez, je n'osais pas, je savais bien, Marguerite ne m'aime point et elle refuserait.

— Je n'ai pas dit cela, je ne sais rien, nous verrons, nous parlerons à ma mère... à ma sœur.

Marcelle était prête à défaillir ; rentrons, dit-elle, j'ai froid, je suis indisposée.

Le couple n'eut que le temps de regagner la maison ; Marcelle s'évanouit, on la porta sur un lit ; après quelques soins, elle reprit enfin ses sens.

Dès que tout le monde fut parti, elle se mit à pleurer, étouffant ses sanglots afin de ne pas attirer ceux qui venaient de la quitter.

C'est vrai, disait-elle, folle que je suis, j'ai pu croire un instant que lui si beau, lui si élégant, j'ai été assez folle pour croire qu'il put seulement songer à m'épouser, moi bossue, moi laide à faire peur, folle ! folle ! folle ! je suis bien punie... oh ! mon Dieu, c'est trop ! je suis détestée de tous, car enfin, si l'on savait, si l'on se doutait pourtant que j'ai pensé pouvoir être aimée et demandée en mariage.

La pauvre petite oubliait en ce moment qu'elle était aimée de tous et que les enfants ne riaient jamais d'elle, comme dans sa douleur elle se plaisait à se le persuader.

Heureusement que je n'ai fait la confidence à personne, je souffrirai, mais j'étofferai mes pleurs, et l'on ne saura rien, on ne connaîtra pas ma folie.

Marcelle savait ce que c'est que les larmes ; elle prit ou plutôt sembla prendre le dessus ; elle guérit et nul ne sut jamais ce qu'elle avait souffert.

Elle parla la première du mariage de Julien et de Marguerite, sa demande fut acceptée ; Marguerite aimait aussi.

Le sacrifice parut moins grand à Marcelle puisqu'il était fait au profit de sa sœur qu'elle chérissait par-dessus tout.

Quelque temps après, le mariage était arrêté, les bans publiés et Marguerite devenait la femme de Julien.

Carabosse était toujours la bonne fée gaie et rieuse, mais pour qui l'examinait attentivement, son sourire était devenu rictus, le rictus que la mort imprime d'avance sur la bouche de ceux qu'elle embrasse.

Les deux jeunes époux voyaient le mal faire de grands progrès, ils auraient voulu la sauver, mais tous les soins n'y faisaient rien.

Cependant un fils naquit, Marcelle l'aima comme une mère, elle fit mille

(1) Reproduction interdite aux journaux qui n'ont pas traité avec la Société des Gens de Lettres.

projets pour l'avenir, elle le voyait grand, beau garçon, brillant officier, que sais-je, mille folies ; elle se reprit à aimer la vie, la pauvrette, cela ne dura pas longtemps.

Elle est morte dernièrement, et l'enfant pourra réaliser les rêves de tante Carabosse ; il est riche, la bonne fée lui a laissé sa fortune.

Maintenant, quand vous verrez une bosse, ne riez plus !

FIN

Petits conseils du samedi.

Le sirop de groseilles. — Prendre deux kilos de groseilles rouges pas trop mûres et bien égrenées, une livre de cerises et une demi-livre de framboises. Otez les noyaux, les tiges, écrasez les fruits ainsi préparés avec un pilon et laissez fermenter dans un vase pendant vingt-quatre heures. Pressez alors fortement pour bien exprimer tout le jus, et passez à travers un linge, sans hâte, de façon que le liquide s'écoule de lui-même, bien limpide. Vous pesez alors ce jus, et pour une livre de celui-ci vous mettez presque un kilo de sucre. La cuisson dans une bassine doit être assez rapide. Après trois ou quatre bouillons, on retire du feu, on écume et on laisse refroidir.

On peut supprimer les framboises.

Le sirop de cerises se fait exactement d'après la même méthode.

Boutades.

Tout récemment, un malade criait grandement contre le médecin de l'hôpital.

— Il ne me permet pas de manger, ce grigou, disait-il, c'est intolérable !

— Comment ?... ne vois-tu pas qu'il a mis sur l'ordonnance : « Un œuf à la coque ?... »

— Oui, mais, pendant qu'il y était, est-ce qu'il ne pouvait pas ordonner un œuf un peu avancé, un œuf qui eût une tête, deux ailes et deux cuisses ?

Dans une petite ville du midi de la France, la maire avait à faire une allocution à deux nouveaux mariés. Comme il venait, au préalable, d'assister à la plantation d'un arbre de liberté et qu'il avait encore la tête pleine de sentiments patriotiques, il leur dit avec onction : « Jeunes époux, je vous présente le mariage comme le drapeau de la République. Le blanc, c'est votre innocence, madame. Le rouge c'est votre courage, monsieur, le sang français qui coule dans vos veines ; enfin le bleu... (il hésite) le bleu, et pardine, s'il était vert, ce serait l'Espérance.

Entendu à la Fête des Vignerons, près de la porte de Bacchus.

— Regarde voir, Jeannette : *Ora et*

Labora... Je m'étonne bien ce que ça veut dire ?...

— Ora et Labora ?... c'est bien sûr les noms des deux déesses.

La messe de minuit à la campagne : Il fait un temps affreux ; la neige tombe à flocons serrés. Il est minuit moins cinq, et pas un seul fidèle n'est encore arrivé dans la vieille église.

Alors le sacristain, très sérieusement :

— Dites donc, m'sieur le curé, si nous remettions la messe de minuit à demain matin !

— Qu'as-tu appris à l'école, ce matin ?

— J'ai appris le féminin ; maman est féminin.

— Et toi ?

— Masculin.

— Et ton papa ?

— Singulier ; c'est maman qui l'a dit.

En face du café des Messageries :

— Viens-tu prendre un verre.

— Jamais de la vie. Après la frayeur que j'ai eue hier, je ne bois plus.

— Que t'est-il arrivé ?

— Figure-toi, hier soir, lorsque je rentrais chez-moi, j'étais à moitié gris, et en ouvrant la porte, je vois ma belle-mère à double !

Un banquier retiré des affaires avait acheté une terre avec château, où il avait fait bâtir une petite chapelle ayant un caveau funéraire. Quand tous les travaux eurent été finis, il dit à ses deux enfants :

— Notre chapelle est enfin terminée ; j'espère que nous y serons tous enterrés, si Dieu nous prête vie.

Un trait de la vie d'un des membres les plus célèbres du barreau de Paris.

Ce maître de la parole plaiderait, un jour, en cour d'assises, en faveur d'un homme accusé d'assassinat. Il était si éloquent, si touchant, qu'il parvenait à faire pleurer le jury et même un peu les magistrats.

La mère de cet avocat, présente à l'audience, disait à demi-voix aux gens de l'auditoire, pareillement émus :

— Est-ce que vous le croyez ? C'est le plus grand menteur que je connaisse. Je l'ai fouetté vingt fois pour cela, quand il était petit.

Pousckine, le célèbre poète russe,

était poursuivi par un fâcheux, désireux d'avoir un de ses autographes.

Ce *quidam*, nommé Ivan Jacolewitch (ce qui signifie Jean fils de Jacques) ne se laissait pas rebouter par les refus et présentait sans cesse son album au poète pour qu'il y écrivit quelque chose.

Un jour, enfin, impatienté, Pousckine prit l'album et y traça les mots suivants :

Vous êtes Jean,
Vous êtes Jacques,
Vous êtes roux
Vous êtes sot ;
Mais vous n'êtes pas, mon cher,
Jean-Jacques Rousseau.

Mot du logographe de samedi :

— Poulet. 58 réponses justes. — La prime est échue à M. David Malherbe, à Suchy. — Les primes en retard seront expédiées incessamment.

Charade:

Animal est mon premier,
Espace de temps mon dernier,
Grand vacarme mon entier.

Prime : une brochure patois.

Théâtre. — Il y a de longs mois déjà que notre scène est silencieuse et veuve de tout spectacle ; aussi croyons-nous que la représentation du *Prince Zilah*, qui nous est annoncée pour mardi 10 courant, sera la bienvenue. Il s'agit du reste d'une pièce de grande valeur dramatique et littéraire, considérée comme la plus remarquable et la plus empoignante qui ait été écrite par Jules Claretie, le directeur actuel de la Comédie française. C'est assez dire que notre public sera heureux de profiter de cette bonne aubaine.

L. MONNET.

Papeterie Monnet

et Bureau du Conte de Vaudois.

Vues photographiques des principales scènes de la fête des Vignerons : — Prix, fr. 1,50 pièce.

Album officiel, broché, 3 fr.; cartonné, 4 fr.; toile, titre doré, 5 fr.

ACHAT ET VENTE DE FONDS PUBLICS

Actions, Obligations, Lots à primes. Encasement de coupons. Recouvrements. J'offre net de frais les lots suivants : Ville de Fribourg à fr. 12,50. — Canton de Fribourg à fr. 24,75. — Communes fribourgeoises 3 %, différé à fr. 49,25. — Canton de Genève 3 %, à fr. 101,25. — Principauté de Serbie 3 %, à fr. 79. — Bari, à fr. 74,50. — Barletta, à fr. 39. — Milan 1861, à fr. 39,50. — Venise, à fr. 24,25.

Ch. BORNAND, Success. de J. Guilloud,

4, rue Pépinet, LAUSANNE